

Nègre de l'usine,
Forçat de la mine,
Hôte du champ,

L'AVANT-GARDE

Lève-toi peuple puissant!
Ouvrier prends la machine,
Prends la terre paysan.
Ch. Keller.

Organe de la Fédération française
de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour toutes communications s'adresser au comp. **Louis Pindy**, fondeur en métaux, rue Fritz Courvoisier 31 Chaux-de-Fonds (Suisse); **autant que possible par l'intermédiaire d'un ami habitant l'étranger.**

Bulletin international.

Le parti socialiste danois vient de tenir son second congrès. Le congrès a été très orageux à cause surtout de l'alliance contractée par une partie des socialistes de Danemark avec la gauche bourgeoise et parlementaire. Cette gauche en effet, comme le disaient les adversaires de cette alliance, malgré l'opposition courageuse qu'elle fait au gouvernement, ne veut certainement rien qu'arriver au pouvoir, bien résolue à taper ensuite énergiquement et à fondre à bride abattue sur les « partageux », aujourd'hui leurs alliés de circonstance. Le parti socialiste danois avait été récemment désorganisé, par la fuite de deux « chefs » qu'il s'était donnés. Ces « chefs » ont un beau jour filé sur l'Amérique en emportant les caisses du parti « pour se dédommager de leurs peines » ont-ils dit plus tard ! Au dernier congrès, ce parti s'est de nouveau organisé, toujours d'ailleurs, en imitant les démocrates socialistes d'Allemagne. Il s'est de nouveau donné des « chefs » dans un comité central armé de pleins pouvoirs et se propose d'entrer activement dans la lutte parlementaire en posant ses candidats. De toutes les questions traitées par le congrès (coopération pour bâtisses, écoles d'enfants socialistes, candidats du parti au parlement et propagande dans les campagnes) nous ne pouvons sympathiser qu'avec cette dernière. Le congrès a pris la résolution de concentrer d'abord toutes ses forces disponibles sur un district choisi à l'avance, d'y colporter de maison en maison des brochures socialistes, en expliquant leur contenu, et ensuite de convoquer dans le district des réunions publiques pour fonder des sections.

Cette mesure a toutes nos sympathies parce que nous savons qu'il nous faut le concours des campagnes pour que la grande débâcle sociale soit possible ; parce que chaque fois qu'on a fait quelque chose pour préparer les campagnes à la révolution sociale, on y a trouvé beaucoup plus d'écho qu'on ne s'y attendait, témoins les tentatives faites en France en 1869 et celles faites tout récemment en Belgique par nos amis de Verviers et en Savoie par nous-mêmes.

En Allemagne, le gouvernement se met à poursuivre les socialistes pour tout de bon. Les condamnations à la prison des rédacteurs des journaux ouvriers et des députés au Reichstag se multiplient ; les entraves policières aux réunions publiques et les arrestations des orateurs se font de la manière la plus brutale. Espérons que ces poursuites ouvriront enfin les yeux à ceux des socialistes allemands qui se font encore des illusions sur la portée de l'agitation sur le terrain légal. En attendant, l'expulsion de l'université de Berlin du professeur socialiste, Dühring, a amené bon nombre d'étudiants à fraterniser avec les socialistes allemands. Puisse enfin la jeunesse des écoles allemande ainsi que celle des facultés françaises, s'inspirer des exemples de leurs camarades de Paris en 1830 et 1848 et faire leur propre cause de la cause du peuple ! qu'ils se rendent compte que de nouvelles conditions exigent d'autres programmes ; qu'ils renoncent au républicanisme bourgeois et se donnent avec l'admirable entrain des hommes jeunes au socialisme révolutionnaire ! Ce n'est plus le temps aujourd'hui de s'engourdir dans la science bourgeoise, ce sont les misères, les revendications et les aspi-

ration du peuple qu'il faut étudier ! ce ne sont pas les professeurs gourris de la science scolaire qui peuvent inspirer aux jeunes hommes l'amour de la justice sociale, de la grande révolution populaire et qui lui enseigneront les moyens de la réaliser. Donc — dans le peuple ! la main dans la main ouvrière — ceux des étudiants allemands et français dont le sang circule vif dans les veines, ceux qui avez le sentiment du devoir, et qui savez sacrifier une situation matérielle agréable au triomphe d'un principe !

En Italie, le procès contre les internationaux de Céséna aura lieu vers la fin du mois courant, et celui de nos amis du Bénévent — en octobre. Les journaux signalent aussi quelques troubles à Cremona, mais nos renseignements sur cette affaire sont encore incomplets.

Nous avons été, en Espagne, à la veille d'un mouvement républicain. Mais la crainte d'une secousse pendant laquelle la société serait restée privée de la tutelle de l'Etat et exposée aux tentatives du socialisme, d'une part, et de l'autre l'évolution de Sagasta que le rôle d'un Thiers espagnol a tenté ont fait avorter le mouvement. La proclamation de la république en Espagne n'est plus qu'une affaire de temps.

En Grèce, nos amis de Patras, les rédacteurs de la démocratie hellénique viennent d'être mis en liberté sous caution ; ces jeunes gens nous envoient une lettre enthousiaste. La publication du premier numéro de leur journal a fait une grande impression sur le peuple ; il était évident que l'idée était latente dans la masse ; une étincelle a suffi. Toutes les sympathies du peuple ont été pour les prisonniers, les gendarmes mêmes qui les menaient à l'interrogatoire les traitaient avec respect et quand ils sont sortis de prison, des condamnés pour 5, 10 et 20 ans de prison et des condamnés à mort, se sont pris à pleurer.

Le gouvernement russe expédie en cachette un procès monstre dans lequel 308 paysans sont jugés et quelques-uns condamnés pour une émeute agraire faite, il y a deux ans, à Tchiguirin. Les règlements fonciers qui avaient donné lieu à l'émeute étaient si injustes que le gouvernement lui-même les a révoqués !

Le 5 août aura lieu en Suisse, dans la ville de St-Imier le congrès annuel de la Fédération jurassienne. On annonce un grand concours de socialistes. Les socialistes jurassiens qui ont pris une part active à la manifestation du 18 mars à Berne sont cités à comparaître le 16 août devant le tribunal de police correctionnelle.

Enfin, les grandes nouvelles nous viennent cette quinzaine d'Amérique, des Etats-Unis. Les lois faites dernièrement contre les grèves par le gouvernement de la république modèle ont fait partout éclater des grèves, et sérieuses cette fois-ci. A la suite d'une grève des chauffeurs du chemin de fer Baltimore-Ohio qui s'est immédiatement répandue sur les lignes voisines, grâce à une entente secrète préalable, une insurrection populaire a éclaté en Pensylvanie et dans l'Etat d'Ohio. Les grévistes secondés par des ouvriers de divers métiers ont d'abord fait quelques dégâts à la compagnie du chemin de fer à Martinsbourg, petite ville de la Virginie, à 20 lieues de Washington ; mais, ils ont été bientôt battus par la milice

demandée par les patrons et immédiatement expédiée par le gouvernement *éminemment démocratique* de la capitale. Par contre, à Baltimore, ville de 300,000 habitants, les grévistes et autres ouvriers ont eu raison de la milice; et, après avoir perdu 30 morts et blessés, ils se sont emparés de la gare qu'ils ont détruite de fond en comble et brûlée ainsi que tous les wagons chargés de pétrole. Enfin à Pittsburg, place industrielle d'environ 100,000 habitants, les ouvriers sont à l'heure qu'il est seuls maîtres de la ville. Après s'être emparé de fusils et de canons ils font le siège de l'entrepôt des machines, où s'était installée la milice. Après un combat acharné, ils la délogent en lui infligeant une perte de 30 tués et de beaucoup de blessés, entre autres son général Pearson. La milice se reploie sur l'autre rive de l'Ohio et se retire dans les montagnes poursuivie par les émeutiers. La grève s'étend aux chemins de fer voisins et gagne la grande ligne du pacifique. On attend des troubles dans différentes localités. Les troupes sont en marche pour protéger la ligne et la sainte propriété. Deux mille wagons et la gare sont brûlés à Pittsburg! — «Nuit terrible! s'exclame le télégraphe, 12,000,000 de francs, 20,000,000 de dégâts!» des grévistes tués, pas un mot, honnête bourgeois? mais des dollars perdus! pensez donc? Soyez surs qu'au jour de la révolution prochaine on saura maintenant comment vous terroriser. Chez vous pour frapper au cœur, il faut frapper à la caisse: on devait le savoir qu'à la place du cœur vous portiez un sac de dollars! Nos frères de Pittsburg, l'ont compris, ils le font, ils ont notre admiration et toutes nos sympathies.

Le „bout“.

Est ce imbécilité de leur part? Ne voient-ils pas clairement agoniser leur république? ou sont-ils pris de peur et devenus gâteux au point de baver dans leur soupe? Le fait est qu'ils se conduisent, ces républicains, comme des hommes qui se sentent perdus, qui ne se défendent plus que pour la forme, par acquit de conscience, pour amuser la galerie. Après avoir eu une hypothèse de «défense nationale» nous avons bien peur d'avoir un simulacre de «défense républicaine».

La situation est pourtant bien facile à débrouiller, même en se plaçant à leur point de vue, en pleine fiction parlementaire!

Quand un bourgeois paye un domestique, et que ce domestique ne lui obéit pas il le prie poliment de s'en aller et l'invite à rendre sa casquette? — D'après la fiction représentative, Mac Mahon est le domestique de la France; il est allé contre sa volonté, elle va le prier de partir et le mettre en demeure à la place de la casquette de rendre son képi? Képi ou casquette, voilà toute la différence; affaire d'uniforme.

Si le bon bourgeois se figure que son domestique veut faire résistance, et s'il n'est pas une poule mouillée, il prend ses précautions, le saisit par les épaules et au lieu de lui parler poliment, le flanque brusquement à la porte.

S'il y a lieu de craindre que Mac Mahon soit un domestique irrévérencieux il faut donc prendre ses précautions et le pousser si brusquement dans l'escalier qu'il s'enfonce ses propres éperons dans l'endroit où le dos prend un nom plus vulgaire.

En face de quelle hypothèse devons-nous nous placer? en présence de la seconde, ce nous semble?

La «Camarilla» qui nous gouverne a chassé des ministres soutenus par la chambre; la chambre a appuyé ses ministres, on la renvoie; le pays s'apprête à renommer la même chambre? renverra-t-on le pays?

non, le pays on ne le renverra pas, mais on annonce l'intention de l'envoyer à tous les Diables. La «Camarilla» l'avoue: *elle ira jusqu'au bout!* La «Camarilla» qui nous gouverne ne «sort plus seulement de la légalité pour rentrer dans le droit» comme disait Badingue, mais elle traite la constitution comme un bourgeois

son contrat de mariage: il n'y aura bientôt plus de place pour le moindre coup de canif.

Il me semble que nous sommes dûment avertis que Mac Mahon ne s'en ira pas poliment et qu'il faut songer à la seconde hypothèse.

Que font en face de cette éventualité nos républicains bourgeois de la chambre? ils s'enveloppent de plus en plus soigneusement dans le paletot constitutionnel qu'on leur lacère sur l'échine. Ils font des procès aux préfets, consultent les juristes ces sorcières modernes, préparent leur réélection et murmurent: «Nous sommes partis 363, nous reviendrons 400. Gambetta l'a dit!»

Voilà le grand cheval de bataille!

Que vous reveniez ou que vous ne reveniez pas, le pays s'en moque! ce qu'il veut, c'est qu'on lui sauve sa république. Tout le monde sait que la nouvelle chambre sera républicaine, personne n'en doute, le gouvernement l'avoue — mais il ajoute: «J'irai jusqu'au bout!»

Le «bout»! voilà la question. C'est de ce «bout» dont il faut se préoccuper.

Ces quatre lettres, b, o, u, t, cachent dans leur métaphore — croyez-le — le coup de balais traditionnel. Il faut que quand se donnera ce coup de balais, le peuple s'insurge et pour cela il faut qu'il soit organisé.

Comment l'organisez-vous? Vous l'organisez pour l'urne, quand il faut l'organiser pour la barricade. Croiriez-vous par hasard qu'une même organisation peut être à la fois propre aux deux choses? celui que vous amenez péniblement à l'urne, à qui vous glissez un bulletin dans les mains, espérez vous le revoir si le combat des rues s'engage! l'avocat de la réunion privée, en serre chaude, le chef électoral, pourra-t-il dominer de sa voix le tonnerre du canon et le crépitement des fusillades? nous en doutons. Non, l'organisation qu'il faut pour l'urne, n'est pas celle des barricades.

En face de ceux qui veulent *aller jusqu'au bout*, les internationaux forment des groupes d'action, vous, bourgeois républicains, vous faites des commissions électorales. Vous êtes décidément bien une classe qui s'en va!

De l'organisation des corps de métiers.

Il y a corps de métier et corps de métier comme il y a fagot et fagot.

Si l'on nous demande, à brûle-pourpoint, et sans qu'il nous soit loisible de nous expliquer: «Etes-vous partisans de l'organisation ouvrière par corps de métiers?» — «Oui et non» — devons-nous répondre. Non, parce qu'il existe des corps de métiers absolument réactionnaires et dans l'essence desquels il est de l'être; oui, parce que nous en connaissons qui non seulement sont fort utiles dans la période de préparation révolutionnaire, mais qui de plus, la révolution faite, seront indispensables pour l'organiser. Nous sommes partisans de ces corps de métiers qui, se plaçant comme nous sur le terrain révolutionnaire, sont une des formes spéciales que prend l'organisation ouvrière pour battre en brèche la société existante et qui seront un des éléments indispensables de la société future; nous nous déclarons ennemis des corps de métiers qui veulent être un palliatif, prétendant améliorer la situation présente de l'ouvrier et qui très réellement ne font qu'attarder celui-ci sur la route qui doit le conduire à son émancipation complète. Nous sommes si l'on veut pour le corps de métier qui s'apprête à réaliser un nouvel ordre de choses, contre celui qui se borne à vouloir améliorer celui qui existe en s'en accommodant. Vive, en un mot, le corps de métier, partie

intégrante de l'avenir! A bas, le corps de métier qui forme autour du salaire une partie constitutive du présent et du passé!

Quest-ce que le corps de métier? — Un enfant pourrait répondre! Le corps de métier est une société formée entre ouvriers exerçant la même profession, Mais cette définition qui rappelle les vérités de Monsieur de la Palisse, est loin d'être complète. Si les ouvriers qui exercent la même profession sont placés au moment où ils veulent s'unir dans des milieux sociaux différents le corps de métier qui formeront aura-t-il constamment le même caractère? Poser la question c'est y répondre: évidemment, non.

Plongés par exemple en plein moyen âge ils nous donneront la compagnonnage; au sein de la société moderne, en face du salariat, la société de résistance, «trades-unions», «syndicats ouvriers», «coopérations de production»; en vue de la société future, la section de métier de l'Internationale. Nous sommes pour celle-ci, contre ceux-là. Comprend-on maintenant notre réponse?

Demandons-nous, quel devait être, au XIII^e siècle, en face de ces forteresses fermées les jurandes et les maîtrises, étant donnée la difficulté de locomotion et de relations, le besoin le plus pressant de l'ouvrier. Était-ce le taux du salaire? c'était plus que cela qui le préoccupait! il s'agissait du salaire lui-même! Serait-on embauché? et où? telles étaient les grandes questions. Dans quelles conditions? on verrait cela ensuite. Que fallait-il pour répondre à ce besoin, une société de métier telle que lorsque l'ouvrier partait d'une ville, il fut certain de trouver visage ami dans une autre, et en cas de chômage, au moins deux choses, table et lit. Ce milieu social devait produire son corps de métier; il l'a produit; ce corps de métier s'appelle le compagnonnage. Et voilà sur les routes, le « valet » devenu « compagnou » appuyé sur sa longue canne, demandant le mot de passe à celui qu'il rencontre, le battant ou l'embrassant, mais sûr de trouver amis et secours dans la ville prochaine. Qui voudrait de nos jours défendre le compagnonnage, maintenant qu'il n'en reste que les mystères inutiles, les rites grotesques et les batteries stupides?

Quant par le progrès social, le compagnon fut certain de trouver un salaire, il s'occupa surtout d'en fixer le taux. De cette époque datent les organisations vraiment colossales des sociétés de résistance. Les « Trades-unions » couvrent l'Angleterre de leurs branches. Comme on voit, la société de résistance est liée à un certain milieu social, elle n'est possible que là où il y a un salaire. Regarder cette organisation ouvrière comme définitive, c'est regarder comme définitif l'ordre de choses qui existe, le patronat et le salariat. Pour nous, on le sait, nous ne saurions y souscrire.

Comme l'a fait très judicieusement remarquer l'auteur d'articles parus dans «*l'Arbeiterzeitung*» avec ce titre: *Trades-Unions*, la société de résistance s'en va, la main dans la main avec le parlementarisme, son contemporain politique. «*Tout le temps que la masse ouvrière a cru à l'existence éternelle du salariat, les sociétés de résistance ont, comme les Trades-Unions anglaises, pris un développement prodigieux. Les ouvriers avaient la foi! Aujourd'hui, l'esprit des masses commence à se convaincre que le salariat fera place au mode collectif de production, l'ouvrier rêve plus loin et plus haut que la question de salaire. Il se désaffectionne de sa caisse de résistance et le succès du corps de métier, tel qu'on l'entendait autrefois, devient incertain.*»

Ce que nous disons de la simple caisse de résistance s'applique plus complètement encore aux sociétés de métiers qui s'appellent coopérations productives. Celles-là prennent leur parti non seulement du salariat

mais de toutes les conditions de la production capitaliste. Elles réalisent la seule chose qu'elles puissent réaliser, *le patronat collectif*.

Quelle route vont suivre les masses ouvrières ainsi désaffectionnées de leur ancien *dada*, la société de résistance? La logique leur trace la route! Elles vont se demander quel mode de production est appelée à remplacer le salariat et bâtir leur corps de métier d'une façon appropriée au milieu social qu'elles désirent? on l'eut fait peut-être, si l'on n'eut pas rencontré sur sa route des gens intéressés à se saisir de cette arme, le corps de métier, et à s'en faire un levier politique, «*Vous le voyez — ont dit ceux-là aux ouvriers — par le corps de métier votre émancipation est impossible; venez avec nous, faisons ensemble de la politique*» et tout bas «*nommez-nous députés*».

Nous sommes témoins d'une étrange tentative et il nous est donné de voir un étrange spectacle! nous regardons une organisation créée pour la réalisation d'un but torturée pour lui en faire atteindre un autre; un outil désigné, fabriqué pour une besogne à qui on demande l'accomplissement d'une besogne différente, quelque chose comme un marteau dont on voudrait faire une scie. Nous regardons une organisation économique formée pour la défense du salaire et dont on veut faire un rouage politique. Ainsi on s'aperçoit que le corps de métier poursuivant ce but restreint, la défense du salaire, devient un fossile et pour le rajeunir on l'attache à un autre fossile, la politique bourgeoise. Ignore-t-on par hasard que la politique est la contemporaine du salaire? que le salaire fait les hommes à gouverner et que la politique est l'art qui les gouverne? Politique et salariat, avec toutes les organisations politiques et économiques formées autour de ces deux choses, s'enfoncent dans le passé. Ne les retenons pas.

Il est des ouvriers qui ont compris ces choses. Ils ont abandonné l'étroit corps de métier de la période bourgeoise, comme leurs pères avaient abandonné le compagnonnage des siècles précédents. Et, pour cela, ils ne sont point tombés dans la politique bourgeoise. Ils se sont demandé quel est historiquement le corps de métier qui doit être lié à la période qui commence et ils l'ont trouvé dans la section de métier de l'Internationale.

Ils se sont demandé: «*Où allons-nous?*» — Ils se sont répondu: «*A la propriété collective*» et ils se sont mis à l'étude de l'organisation de la production future, surtout en ce qui concerne leur profession. Le corps de métier que nous voulons est donc «*un cercle d'études sociales*.» Ils se sont demandé ensuite: «*Comment pourra-t-on réaliser le plus vite la propriété collective de la matière première et des instruments de travail?*» — Ils se sont répondu: «*Par la révolution, par la force*» et ils se sont constitués en groupes révolutionnaires. Le corps de métier que nous voulons est donc aussi «*un groupe de propagande et d'action révolutionnaire*»? En deux mots, le corps de métier qui répond aux aspirations actuelles des classes ouvrières est tout simplement une section de l'Internationale. Mais elle est une section spéciale, elle attaque la société actuelle, elle étudie la société future, surtout à ce point de vue spécial, au point de vue du métier.

Italie.

(Corr. spéciale de „l'Avant-garde“.)

Pour se rendre un compte exact de ce qui se passe ici relativement au mouvement ouvrier, il est nécessaire de bien comprendre la situation qui nous est faite d'une part grâce aux conditions particulières de notre pays et de l'autre par la co-existence des partis bourgeois.

Quelques lignes d'histoire suffiront à cet objet.

Les ouvriers d'Italie n'ont eu une existence à part comme parti qu'après 1871. Avant 1859 ils conspiraient avec la bourgeoisie pour l'indépendance et l'unité de la patrie; ils s'incor-

porèrent ensuite dans le parti d'action qui s'inspirait de Mazzini ou bien de Garibaldi. Il n'existait pas de sociétés purement ouvrières, car les associations coopératives et les sociétés de secours mutuels étaient toutes dirigées et commandées par de beaux messieurs en paletot.

A l'exception de Naples et de deux ou trois villes de Sicile et de Toscane où quelques individus et même quelques associations ouvrières commençaient à s'occuper de la question sociale et des moyens de propagande propres à en propager l'étude et les principes, le socialisme en Italie vivait à l'état de rêve. Après la commune seulement, le prolétariat italien se réveilla. Malgré les affirmations des personnages prudents et pacifiques, en Italie comme partout, ce fut la propagande par le fait révolutionnaire qui secoua la conscience populaire. Qui donc connaissait en Italie ou Marx, ou Bakounine ou les Trades-unions anglaises, à l'exception de quelques hommes qui entretenaient quelques relations à l'étranger? — personne. Qui connaissait-on? Mazzini, Garibaldi, et ces deux noms se retrouvaient invariablement dans tous les refrains des chansons populaires.

Mais quand cette nouvelle „les Tuileries brûlent!“ passa les monts, lorsqu'on parla de la commune et que l'on entendit distinctement les funèbres échos du plateau de Satory, oh, alors ce fut autre chose! Une solidarité sans borne avec les vaincus pénétra le peuple ouvrier italien et dans le prolétariat d'Italie on sentit naître une conscience socialiste.

Mazzini y aida puissamment contre sa volonté. En combattant l'Internationale et la Commune, il les fit connaître au moins de nom. Il disait aux ouvriers que l'Internationale était le diable. Les ouvriers voulurent voir le diable et l'ayant vu ils le trouvèrent beau et l'aimèrent.

Dès ce moment l'Internationale pénétrait en Italie. Dire les luttes qu'elle dut soutenir d'abord contre les républicains ou les mazziniens et ensuite contre le gouvernement, raconter les persécutions qu'elle eut à subir, énumérer les procès qu'on lui intenta, relever les calomnies dont elle fut abreuvée, nous méneraient trop loin! ni les persécutions, ni les calomnies, ni les procès, n'arrêteraient son développement; petite elle grandit, de jeune fille elle devint mère; et bientôt, elle prit une conscience bien déterminée de son but et des véritables moyens de propagande et d'action.

Quels sont ce but, ces moyens, je vous le dirai dans une prochaine correspondance. A l'heure actuelle, l'Internationale est en Italie hors la loi et se trouve naturellement et de nouveau obligée de conspirer.

Voilà les éclaircissements que nous devons donner sur l'Internationale — le seul parti d'action qui existe en Italie — car le parti républicain, qui compte encore dans ses rangs un certain nombre de sociétés ouvrières est en grande partie décidé à la pratique légale; seuls les mazziniens purs dont le nombre est de plus en plus restreint, rêvent encore la révolution populaire *du Dieu et du Peuple*.

Les autres organisations ouvrières que nous avons en Italie, sont en général des associations de secours mutuels ou des coopératives dirigées en grande partie par des bourgeois ou bourgeoisement organisées. Une de ces associations (celle des imprimeurs) prit l'initiative de réclamer une loi sur le travail des enfants; à cette unique revendication s'est bornée jusqu'ici l'activité politique légale de la classe ouvrière.

Le parti socialiste légal n'existe pas en Italie. Quelques hommes voudraient bien l'acclimater chez nous, mais jusqu'ici non seulement ils n'en ont rien fait, mais même ils n'ont pas encore osé avouer franchement leur but, bien qu'avec toutes les précautions possibles ils cherchent à propager leurs intentions peu à peu.

En Italie donc, toute la vie ouvrière est dans l'Internationale ou dans les associations dont je vous ai parlé; mais ici, comme ailleurs, l'immense majorité du peuple ouvrier n'est pas associée; cette majorité travaille, s'offre et attend.

La bourgeoisie italienne comme toutes les autres bourgeoisies se divise en partis clérical, conservateur, libéral, républicain, radical, et ces partis se font continuellement la guerre à moins qu'ils ne retrouvent une fraternité touchante quand il s'agit de nous frapper. Aussi tous, indistinctement, nous devons les combattre.

France. — *Lyon.* „Révolutionnaire par conviction et anarchiste par tempérament, les futilités de la politique gouvernementale aussi bien que toute la mise en scène des charlatans versaillais en faveur de l'absolutisme ou du parlementarisme, me touchent fort peu, convaincu que je suis que tout gouvernement qu'il s'appelle Pierrot ou Cassandre, Arlequin ou Colombine, paletot ou blouse, n'est là que pour favoriser l'exploitation de l'homme par l'homme, annihilier les masses, en les réduisant à l'état de bête de somme. Néanmoins je puis bien vous raconter quelques-unes des platitudes qui nous sont données en spectacle depuis quelques temps. Je dis quelques-unes, car il en est que ma plume se refuserait à reproduire. Quand j'ai dit platitude je crois que c'est le seul mot qui puisse exprimer la conduite, non seulement des tièdes et des jonquilles, mais encore des chauds et des écarlates, tous gens qu'il y a à peine quelques jours, se

déchaînaient à coup de plume et de bec sont mis dans un seul faisceau. Je vois d'une part Gambetta s'aboucher avec le petit bourgeois de la rue Transnonain, d'autre part l'extrême gauche faire patte de velours au marquis du bel œil, et tout cela dans quel but?

Une seule phrase extraite du discours de Gambetta à Amiens vous en dira plus long que je ne pourrais le faire en deux pages au moins. Après avoir parlé de la probabilité de la dissolution et arrivant aux élections, il dit: „Ce jour là la France parlera comme elle a parlé, je crains qu'elle ne parle trop haut.“

Est-ce assez clair? *Je crains!* Du reste l'homme qui prétend qu'il n'y a pas de question sociale à résoudre ne pouvait parler autrement.

Vois-tu maintenant le but de cet arc-en-ciel. Je devrais dire les buts; car, chaque nuance a le sien propre quoique en fin de compte toutes aient le même.

Le rancuneux petit Thiers furieux de revoir la France entre les mains de ceux à qui il doit sa chute, rêve d'une revanche éclatante; Gambetta ne voudrait pas la voir radicale et les radicaux tremblent à l'idée de la rencontrer révolutionnaire. Voilà pour ce qui est du but particulier; quant au but commun: combattre par tous les moyens possibles et en leur pouvoir, la solution du problème social, c'est-à-dire l'abolition de tous privilèges, l'instruction intégrale pour tous, le droit pour le travailleur de jouir du produit intégral de son travail et en fin de compte la négation de l'état. Oh! c'est surtout le principe de l'anarchie apporté par la révolution qui les fait trembler. En effet que faire sans l'Etat? plus de gloire et surtout plus d'argent, donc nécessité pour eux d'adopter un métier quelconque et comme celui-ci ne s'apprend pas dans un jour, alors? Alors roulez la brouette, Messieurs, on apprend cela dans une heure! Aussi avant d'en arriver là on ferait certaine concession, on adopterait au besoin l'Etat ouvrier, qu'importe pourvu qu'état il y ait. Je n'en prendrai pour preuve que le zèle avec lequel quelques organes autorisés de l'opportunisme à la remorque de la *République française* ont reproduit le compte rendu du Congrès annuel des socialistes allemands tenu à Gotha. Pour l'intelligence du récit, je dois dire que les socialistes allemands dont il est question ici sont autoritaires et rêvent de substituer l'Etat ouvrier à l'Etat actuel. Malgré que je me suis promis de n'en pas parler il est une phrase de ce compte rendu que je me vois obligé de reproduire dans son entier pour venir à l'appui de ce que j'avance plus haut. „L'assemblée prit ensuite la résolution d'envoyer un délégué au Congrès socialiste universel qui se réunira dans ce mois-ci à Gand. M. Liebknecht recommande la plus grande prudence dans le choix qui sera fait par le comité central du délégué en question; l'éminent chef du parti socialiste semble craindre que les „*Bakounistes*“ (amis ou disciples du fameux révolutionnaire russe Bakounine) ne parviennent à dominer dans le Congrès de Gand, ce qui aurait pour résultat direct, dit-il, de nuire aux intérêts du socialisme et du mouvement ouvrier en Allemagne.“

Voilà où en sont les préteurs de la souveraineté du peuple. En un mot ceux qui le flattent pour obtenir ses suffrages et émerger au budget. — Voyons en conscience. — Le peuple est il souverain? — Non, puisque sa volonté ne prévaut pas. Pour moi, je suis depuis longtemps convaincu que la souveraineté du peuple n'est reconnue que lorsque sa voix part de la barricade.

Transportons-nous, par exemple, dans une réunion toujours privée ou le député vient rendre compte de la façon dont il a accompli son mandat. Prenons là à sa source. Nous remarquons d'abord qu'elle est toujours organisée par quelques amis du député, rarement par lui-même et jamais par des citoyens, je pourrais dire pris dans le tas. Quant au public toujours le même, il est très choisi, très épluché et on a le soin d'écartier de ces réunions tout homme d'initiative et tout adversaire; de cette façon pas de questions plus ou moins gênantes, pas de discussion; le député dit ce qu'il veut, fait ce qu'il veut, il est toujours applaudi; l'initiative individuelle et même collective est anéantie, le suffrage universel devient une pâte façonnée au gré de l'opportunisme, le peuple est aussi souverain que le dernier des chinois, le député seul l'est quand les ministres ne le flanquent pas à la porte.

Lyon semble être le point de mire de la réaction toute entière. On y cherche un complot; le trouvera-t-on? J'en doute, en tous cas nous voyons reparaitre dans notre cité toutes les sinistres figures du beau temps des Bouvier, Coco et Ducros. Compagnons, pas de faiblesses, nous avons un moyen de nous procurer une partie des armes qui nous sont si nécessaires c'est d'aller nous inscrire à la société de tir de l'armée territoriale. Territoriaux de toutes les classes accourons-y en masse et. „*Vive la révolution sociale!*“

EN VENTE

A l'administration de « l'Avant-garde » :

Idée sur l'organisation sociale, par J. Guillaume . fr. — 50
La dictature, par Lefrançais „ — 20.